

ANNALES

DE LA

SOCIÉTÉ LINNÉENNE

DE LYON.



LYON.

IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE ET LITHOGRAPHIQUE
DE LOUIS PERRIN,

rue d'Amboise, 6.

—
1856.



CLEMENCE LORTET NÉE RICHARD

*Remise de la Société Linnéenne de Lyon
le 14 mai 1858*

NOTICE

SUR

MADAME LORTET,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LYON,

PAR M. ROFFAVIER,

LUE DANS LA SÉANCE DU 15 JUIN 1835.



On ne peut bien apprécier le développement intellectuel et moral d'un individu, si l'on ne connaît la première direction imprimée à son enfance. Nous sommes donc forcés de remonter un peu haut; mais nous le ferons aussi rapidement que possible.

Pierre RICHARD, père de Madame Lortet, né à Lyon, servit pendant dix ans comme grenadier dans le régiment de Normandie; il fit toute la guerre de Sept-Ans. Son corps étant à Lille, capitale de la Flandre, il y suivit un cours public de mathématiques pour se distraire de la vie monotone des garnisons, et y travailla avec tant d'ardeur et d'assiduité, qu'au bout de l'année il remporta le premier prix. Dans le courant de cette même année, son régiment partit; mais il obtint de ses

chefs la permission de rester à Lille pour continuer ses études.

Le colonel, à son retour au corps, le reçut à la tête de son régiment. Il devint le professeur d'un grand nombre d'officiers; mais il resta toujours simple grenadier. En 1767, il prit son congé, revint dans sa patrie, trois ans après se maria à Jeanne Gondret, et s'établit comme *chineur*. Les connaissances qu'il avait acquises en géométrie et en mécanique, lui fournirent les moyens de perfectionner son art, et bientôt son atelier fut le plus célèbre de la fabrique lyonnaise.

CLÉMENTINE Richard, dont nous nous occupons, fut le seul fruit de cette union. Née le 17 septembre 1772, et, dès l'enfance, d'une constitution délicate, elle devint l'objet de tous les soins de ses parents : son père se fit un devoir d'être son premier et presque son seul maître. Ce fut par les mathématiques qu'il procéda à son instruction, et, jeune encore, la géométrie et l'algèbre lui étaient familières. Son adolescence se passa au milieu de ces études sérieuses et des travaux de son père, qu'elle secondait de tous ses moyens.

En 1791, elle épousa Jean-Pierre LORTER; mais les secousses et les tourmentes révolutionnaires de cette époque altérèrent considérablement sa santé. Après avoir essayé pendant plusieurs années toutes les drogues des pharmacies, elle consulta le docteur Gilibert, qui lui dit : « Vous n'avez pas besoin de médicaments; il vous
« faut deux choses : exercer vos jambes, et occuper votre
« tête. Vous avez un jardin, cultivez-y des plantes; ve-
« nez à mes leçons de botanique, là vous apprendrez à
« les connaître. »

C'est de 1803 à 1804 que datent ses premières études botaniques et le rétablissement de sa santé. Des herborisations fréquentes autour de la ville, et surtout dans le beau vallon d'Oullins, où elle avait une campagne, augmentèrent tellement ses forces, qu'au bout d'une année elle pouvait faire des courses de six à huit lieues dans un jour; elle était accompagnée de son fils, âgé alors de onze ans, et chacun portait sa petite boîte et les provisions de bouche.

Elle a rédigé un cahier de *Promenades botaniques autour de Lyon*, où elle donne brièvement et avec une rare simplicité de style, toutes les indications nécessaires pour trouver les plantes qu'elle avait remarquées dans chacune de ses courses. Ce petit manuscrit se compose de dix-sept herborisations. Nous en citerons une seule comme exemple :

PROMENADE A SAINT-BONNET-LE-FROID,

montagne à quatre lieues ouest de Lyon, dépendante de la commune de Vaugneray.

« On passe le pont d'Alaï, et l'on suit la route de
 « Montbrison jusque près de Grézieu - la - Varenne,
 « dont on prend le chemin; passé cette commune, les
 « voitures ne peuvent aller plus loin; il reste encore
 « pour atteindre le sommet de la montagne, une heure
 « et demie de marche par un chemin de rochers très
 « rapide. Toute cette montagne est granitique; la couche
 « de terre peu épaisse qui recouvre le rocher, est sou-
 « vent entraînée par les pluies d'orage. J'ai vu les mois-

« sons emportées avec elle, les prairies enfouies sous
 « les graviers, et le granit, mis à nu, s'offrir de toute
 « part sur le flanc de la montagne.

« Ces chemins de granit offrent, lorsqu'ils sont lavés
 « par la pluie, un coup-d'œil bien singulier : ils sont
 « veinés de différentes couleurs et ondulés; on dirait
 « que la substance qui les compose, a été molle comme
 « une pâte, et que dans cet état elle a éprouvé des mou-
 « vements qui ont produit ces ondulations, qu'on dis-
 « tingue aisément par les couches de plusieurs couleurs.

« J'ai toujours désiré qu'un savant géologiste voulût
 « m'expliquer ce phénomène, ainsi que la cause de ces
 « amas de blocs de granit qu'on remarque sur la crête
 « des montagnes; car je ne puis penser que ce soit des
 « ruines de forts construits par les Romains, n'ayant
 « rien qui indique que les hommes y aient mis la main.
 « J'aime mieux croire que c'est l'humidité, la gelée et
 « même la foudre, qui, avec le temps, ont brisé le
 « granit qui forme la montagne.

« Du côté de Grézieu, la montagne ne présente que
 « des rochers arides et quelques petits coins cultivés; là
 « où il y a assez de terre pour semer du seigle, on y
 « trouve le *Plantago subulata*. Du côté de Pollionnay,
 « elle est bien boisée, et offre beaucoup de sources. Il
 « y a quelques mouchets de bois de pin où l'on trouve
 « le *Monotropa hypopitys*; mais en général les bois
 « taillis sont de châtaigniers et de hêtres, dont quel-
 « ques-uns sont fort beaux. J'ai mesuré un hêtre qui
 « avait huit pieds de circonférence, et un châtaignier
 « qui en avait douze. La terre, sous ces bois, est gar-
 « nie de *Vaccinium myrtillus*. La baie est agréable

« à manger, et l'on en prépare une boisson en y ajoutant de l'eau et en la faisant fermenter.

« Sur la hauteur de Saint-Bonnet est située la maison de M. Blanc, propriétaire et cultivateur. Tout auprès on voit les ruines d'une ancienne chapelle, à côté de laquelle est une source d'eau d'une fraîcheur extraordinaire.

« En descendant du côté de Sain-Bel, la montagne offre de beaux bois de hêtres, des prés arrosés et des terres cultivées; on y trouve beaucoup de petits cerisiers produisant ces petites cerises noires de montagne. Ces bois présentent le *Sambucus racemosa*; *Ophrys nidus avis*, *Lysimachia nemorum*, *Prenanthes muralis*, *Senecio sylvaticus*, *Digitalis grandiflora*, *purpurea*, etc. Au bord du ruisseau on trouve le *Chrysosplenium oppositifolium*, et dans les prés, le *Trifolium spadiceum*, *Alchemilla vulgaris*.

« De Saint-Bonnet, en descendant dans le vallon où coule le ruisseau qui passe à Vaugneray, on trouve du sulfate de baryte cristallisé. De l'autre côté du ruisseau est une montagne beaucoup plus élevée que celle de Saint-Bonnet, et qui se distingue facilement à l'ouest de Lyon, à cause d'un petit bois de pin qui est presque à son sommet; cette montagne et celle du Mont-d'Or sont d'une grande ressource aux botanistes, pour se reconnaître et se diriger dans leurs promenades aux environs de Lyon. On peut revenir jusqu'à Francheville, en suivant le ruisseau qui passe à Vaugneray; mais le chemin est très long, et le bord du ruisseau n'est pas toujours praticable.»

Ayant bien senti que toutes les sciences se lient entre elles, et qu'on ne peut les étudier isolément, de 1806 à 1810, elle suivit avec exactitude le cours de chimie de M. Raymond, et celui d'astronomie et de physique de M. Mollet, y prenait des notes rédigées avec méthode, et dirigeait son fils dans toutes ses études. En lui servant de répétiteur dans ses leçons, elle avait appris assez de latin pour comprendre facilement les ouvrages de botanique écrits dans cette langue.

Ce fut en 1808, après de fréquentes herborisations autour de Lyon, qu'elle rédigea le *Calendrier de Flore*, publié en 1809 par le docteur Gilibert.

Un voyage qu'elle avait fait pour la première fois, en 1805, à la montagne de Pila, avec un ami et son fils, et les belles plantes qu'elle y récolta, lui donnèrent le désir d'y retourner. Elle exécuta ce projet peu d'années après.

Mais le théâtre qu'elle avait parcouru jusqu'alors se trouvant trop restreint, elle étendit ses voyages botaniques; et, en 1810, accompagnée de M. Dejean, alors directeur du Jardin botanique de Lyon, d'une amie et de son fils, elle parcourut les montagnes de la Grande-Chartreuse, celles du bourg d'Oisans, et les glaciers du mont de Lans.

En 1811, obligée de se séparer de son fils, qui allait à Paris pour commencer ses études médicales, et voulant pourtant rester le plus long-temps possible avec lui, elle l'accompagna dans ce voyage; et après lui avoir fait les recommandations que lui dictait la tendresse maternelle, elle revint à Lyon et reprit ses courses botaniques.

Souvent M. Dejean lui avait parlé de la montagne du Grand-Colombier ; elle désira la connaître. Ce fut en 1817 qu'elle exécuta ce projet avec lui et M. Roffavier.

L'arrivée à Lyon du célèbre botaniste M. Balbis, nommé directeur du Jardin des Plantes de cette ville, renouvela, pour ainsi dire, son goût pour les courses scientifiques. En 1820, elle se fit un plaisir de le conduire à la montagne de Pila, et s'adjoignit pour ce voyage MM. Aunier et Roffavier.

Ce fut en 1822 que la Société Linnéenne de Paris lui envoya un diplôme de correspondant ; et, la même année, elle concourut à la fondation de celle de Lyon.

Jusqu'en 1826, ses voyages s'étaient bornés au territoire français ; mais à cette époque, M. Roffavier lui ayant fait part du projet qu'il avait de parcourir le mont Cénis, elle l'accompagna. Un mois fut employé à faire ce voyage. Quoique près de Turin (car elle était allée jusqu'à Suze), elle résista aux instances que lui fit son compagnon d'aller voir cette ville. « J'aime mieux, lui « disait-elle, passer quelques jours de plus autour des « rochers et des glaciers, que de me promener sur les « pavés des rues, et voir des maisons. » Au retour de ce voyage, elle enrichit les collections de la Société Linnéenne d'un herbier composé, conjointement avec M. Roffavier, des plantes récoltées sur cette montagne. Cet herbier, renfermant deux cent vingt-six espèces, n'a pas été confondu avec l'ensemble des collections de ce genre que possède la Société.

Étant allée en Allemagne, en 1827, pour assister au mariage de son fils, elle y fit quelques herborisations avec des botanistes de Darmstadt et d'Heidelberg, revint

en traversant la Suisse, et, toujours à pied, avec sa belle-fille, son fils, et M. Roffavier, herborisa sur le Weissenstein, dans les environs de Thun, le long du lac de ce nom, dans la vallée et sur les montagnes de Müren, de Lauterbrunn, sur la Wengernalp, au glacier de Grindelwald, sur la Gemmi, dans les environs de Lenck, dans le Valais, dans la Vallorsine, sur le mont Anvert, le mont Brévent, et dans la vallée de Chamonix, au pied du mont Blanc.

En 1828, pour se distraire du chagrin que lui causait l'absence momentanée de son fils, qui avait accompagné sa femme en Allemagne, où celle-ci était allée visiter sa famille, elle fit avec M. Roffavier un voyage en Auvergne, parcourut la plaine de la Limagne, les coteaux de Royac, gravit le Puy-de-Dôme et les monts Dore.

Les médecins ayant engagé sa belle-fille, dont la santé était altérée, à aller aux eaux d'Aix en Savoie, elle l'y conduisit en 1833, et fit autour de cette ville quelques courses botaniques.

Elle a herborisé souvent dans la Bresse, où elle passait chaque année plusieurs jours chez une amie; et là, autour des étangs, elle a trouvé plusieurs plantes qui n'avaient point encore été signalées dans les environs de Lyon. Son coup d'œil était juste, et la grande habitude d'observer et de se rendre compte de ce qu'elle voyait, lui faisait découvrir ce qui aurait échappé aux yeux de bien d'autres botanistes.

C'est de 1834 que date la fin de ses grandes courses. Depuis cette époque, la faiblesse de sa santé ne lui permit que des herborisations peu lointaines, qu'elle faisait de préférence dans le joli vallon d'Oullins.

Mieux que tout ce que nous pourrions dire, ses collections témoignent de son zèle, de son activité et de ses connaissances. Elle a laissé deux herbiers : l'un, contenant les plantes décrites dans la *Flore lyonnaise* du professeur Balbis ; l'autre, sous le nom d'*Herbier général*, renfermant environ sept mille espèces. Un goût aussi prononcé pour la science ne l'avait cependant point détournée de ses devoirs. Chez elle, ces études sérieuses n'altérèrent en rien le caractère distinctif de la femme : les lumières de la raison faisaient briller d'un plus vif éclat tout ce qu'il y a d'aimable dans ce sexe.

Quelle fille fut meilleure ? Voyez-la auprès de son père, qu'elle perdit en 1815, et qui, affaibli, ne pouvant plus calculer lui-même, la chargeait encore, la veille de sa mort, de résoudre quelques problèmes de mathématiques. Où trouver une garde-malade plus soigneuse, plus éclairée, plus infatigable ? elle passe une partie des nuits auprès de son mari, et le jour elle lui faisait quelque lecture intéressante. En 1823, il succomba à une longue et douloureuse maladie. Une main étrangère ne ferma pas les yeux de sa mère, qu'elle perdit en 1826.

Où trouver une meilleure mère ? elle ne veut pas que son fils suce un lait étranger ; les soins les plus assidus, tant dans son enfance que dans son adolescence, lui sont prodigués. Elle prend la peine d'être son répétiteur, comme nous l'avons dit plus haut ; elle s'impose des privations pour rester toujours avec lui, et le surveiller dans toutes ses actions.

Où trouver une meilleure femme de ménage ? elle peut, sous ce rapport, être présentée comme modèle.

Pendant douze ans, elle a seule administré sa maison et ses propriétés avec l'exactitude de détail et la sagacité d'un homme d'affaires éclairé. La veille de sa mort, elle s'occupait encore à préparer quelques plantes que ses petits enfants avaient cueillies dans les champs.

Où trouver une meilleure amie ? les regrets de ceux qui l'ont connue prouvent l'attachement qu'on lui portait ; tous peuvent dire si elle était avare de son aide et de ses bons conseils, et le pauvre qui l'approchait, ne sentait jamais l'amertume de l'aumône.

Les secousses sociales au milieu desquelles nous avons vécu, ont entraîné plus ou moins tous les individus dans le courant de la vie publique. Nous examinerons encore la conduite de Madame Lortet sous ce point de vue.

Pendant les réactions violentes des différents partis après le siège de Lyon, voyez avec quel courage elle pénétrait dans les prisons pour porter des secours aux malheureux, et s'introduisait auprès des hommes du pouvoir pour obtenir des grâces ! avec quelle adresse elle savait cacher et dérober aux recherches, des parents, des amis, des émigrés sur lesquels était suspendu le glaive révolutionnaire ! Plus tard, elle ne mit pas moins de zèle à soustraire au bâton des assommeurs, des hommes honnêtes dont tout le crime était de s'être parés du titre de *citoyens* et de *patriotes*.

Dans les événements d'avril, quoiqu'affaiblie par une maladie dont elle avait été atteinte pendant l'hiver, elle recouvra toute son activité et toute son énergie ; elle communiquait son courage et son sang-froid à tous ceux qui l'entouraient ; elle était partout où ses secours et ses conseils pouvaient être utiles ; elle sympathisa

toujours avec le malheur, et son fils trouva en elle l'aide le plus zélé pour le pansement des blessés.

Telle fut Madame Lortet, unissant l'amabilité de la femme aux connaissances, à la raison et au courage d'un homme.

L'hiver dernier, une maladie assez longue diminua considérablement ses forces. Les premières fleurs du printemps l'avaient appelée à la campagne, où elle commençait à se rétablir, lorsqu'une légère indigestion déterminina une tympanite aiguë, qui, le 15 avril 1835, l'enleva en quelques heures à ses enfants, à ses amis, et à ses collaborateurs.